

DES TRADITIONS NATIONALES À L'IMPORTANCE DE L'ANALYSE DES BIOGRAPHIES POUR L'HISTOIRE DU SPORT. CARTE BLANCHE À RICHARD HOLT

Richard Holt et Grégory Quin

De Boeck Supérieur | « Staps »

2019/3 n° 125 | pages 139 à 149

ISSN 0247-106X

ISBN 9782807393394

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-staps-2019-3-page-139.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

© De Boeck Supérieur. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Des traditions nationales à l'importance de l'analyse des biographies pour l'histoire du sport. Carte blanche à Richard Holt

National, comparative, and biographical approaches: Reflections on a career in French and British sports history. Interview with Richard Holt

Richard HOLT

International Centre for Sports History and Culture
De Montfort University
The Gateway
Leicester LE1 9BH
England
rholt@dmu.ac.uk

Grégory QUIN

Institut des sciences du sport de l'Université de Lausanne
Université de Lausanne
Quartier Unicentre
Bâtiment Synathlon
CH- 1015 Lausanne
gregory.quin@unil.ch

RÉSUMÉ : Cette contribution est basée sur la transcription d'un entretien réalisé avec Richard Holt à la fin de l'année 2018 à Leicester. L'ambition de cette discussion était de mieux comprendre à la fois certaines questions historiographiques concernant l'absence de véritables collaborations internationales collectives dans le domaine de l'histoire du sport et d'approfondir certaines des expériences de l'historien britannique pour mettre en avant l'importance de l'usage biographies (et d'autres méthodologies) comme moyen d'écrire une histoire du sport.

ABSTRACT: This contribution is based on an interview conducted with sports historian Richard Holt on November 6, 2018 in Leicester, UK. The aim of our discussion was to understand both historiographical issues around the lack of collective international collaboration in the field of sports history, and to explore Holt's own experience of using biographies (and other methodologies) in the writing of sports history.

Cette contribution est basée sur la transcription d'un entretien réalisé avec Richard Holt à la fin de l'année 2018 à Leicester¹. L'ambition de cette discussion était de mieux comprendre à la fois certaines questions historiographiques concernant l'absence de véritables collaborations internationales collectives dans le domaine de l'histoire du sport et d'approfondir certaines des expériences de l'historien britannique pour mettre en avant l'importance

de l'usage biographies (et d'autres méthodologies) comme moyen d'écrire une histoire du sport.

Grégory Quin : Richard Holt, pouvez-vous nous parler un peu de votre parcours, des personnes et des idées qui ont influencé votre carrière ? En effet, vous êtes l'un des premiers véritables historiens du sport à tenter d'étudier certains processus internationaux et

1 La traduction depuis l'anglais a été réalisée par Grégory Quin

à travailler au-delà de vos propres frontières nationales.

Richard Holt : Comme étudiant, j'ai souhaité comprendre le contexte, si vous pouviez comprendre le contexte historique – l'évolution des modèles d'urbanisation et d'industrialisation –, alors vous pouviez comprendre la culture. Je tiens à dire que j'ai eu un tuteur incroyable à Oxford, Keith Thomas, qui était un historien de la culture vraiment brillant, qui disait qu'on pouvait étudier n'importe quoi, et qui disait toujours qu'il fallait regarder la base économique et sociale, mais qu'il ne fallait pas faire des liens de causalité trop rigides et étroits.

Et puis Georges Vigarello est venu me voir et a souligné l'importance de regarder le corps, de comprendre comment le corps est entraîné, comment on l'augmente pour être plus performant, et comment on enregistre ses performances, etc. J'ai donc vraiment dû me repenser. En ce sens, je peux aussi dire que Vigarello m'a aidé à comprendre la situation « physique » des individus au XIX^e siècle, sachant que la révolution industrielle a profondément changé les choses de ce point de vue. Il s'intéressait beaucoup plus à l'histoire de la médecine, et je me souviens de lui avoir demandé de clarifier sa position et aussi sa façon d'écrire l'histoire autour du corps.

Il m'a fait comprendre que jusqu'au XVIII^e siècle (peut-être plus tard ou plus tôt), nous avions cette idée que le corps était une sorte de bougie qui ne pouvait que brûler, pensant aussi que chacun n'avait qu'une quantité fixe d'énergie. En ce sens, il fallait être prudent dans la façon dont on utilisait cette énergie, de sorte que les gens étaient prudents. Puis Vigarello m'a dit qu'au cours du XIX^e siècle, les choses ont radicalement changé, et le corps humain a commencé à être considéré comme une machine, développant également cette idée que la machine fonctionne mieux si vous la faites travailler plus fort, sachant aussi que vous deviez nourrir la machine avec des aliments et ainsi de suite.

Plus vous l'utilisez, mieux c'est. Il s'agissait pour moi d'une véritable révolution, qui a mis à l'épreuve ma base d'histoire socioculturelle plus traditionnelle, ainsi que mes bases autour de certains jalons de l'histoire du XVIII^e siècle et du XIX^e siècle.

Grégory Quin : La référence à Georges Vigarello nous pousse à dépasser certaines frontières nationales afin de comprendre les processus culturels. Ses travaux démontrent que nous devons dépasser les frontières nationales. Ainsi, la communauté de l'histoire du sport demeure très repliée sur des sujets au sein de leur espace national, comment expliquez-vous cela ?

Richard Holt : Pourquoi l'histoire du sport s'écrit-elle avant à l'échelle nationale ? Je pense en partie parce qu'il est si difficile de faire une étude transnationale [silence]. En fait, cela ne devrait pas être si difficile, parce que le sport ce sont aussi les mêmes règles (pour un sport) utilisées dans différents pays, et donc c'est un exemple idéal pour la sociologie comparative – on a un phénomène et on le compare ensuite à d'autres pays. L'histoire du football de David Goldblatt est probablement le meilleur exemple dans cette direction, mais il a commencé comme sociologue comparatif, il n'a pas commencé comme historien.

Pourquoi ne pas poursuivre les études à visée internationale ? Ce sont évidemment des raisons pratiques, surtout dans le monde anglophone. La plupart des gens sont monolingues, n'ayant que l'anglais, et c'est peut-être une question de génération. Mais c'est probablement un problème plus profond. Par exemple, il n'y a pas de véritable travail comparatif entre l'Angleterre et les États-Unis (ou le Canada), et ici ce n'est pas une question de langue. Je pense généralement qu'il est difficile d'entreprendre des études d'histoire comparée. Si vous regardez l'historiographie – pas seulement dans le sport – comme pour l'histoire des femmes, l'histoire du crime, les études de classe, où trouvez-vous ces études comparatives vraiment bien documentées, archivées et

sérieuses ? En fait et honnêtement, il n'y en a pas tant que ça.

Grégory Quin : Donc, très naïvement, c'est un problème général de l'historiographie ?

Richard Holt : Oui, c'est un problème plus général, et peut-être qu'il est en train de changer en ce moment – ce que j'aurais pu manquer très récemment –, mais vous avez aussi un exemple positif, comme ce que fait Matthew Taylor. Cette idée de faire un peu plus d'histoire transnationale, d'étudier le mouvement des gens d'un pays à l'autre et la façon dont une culture peut en affecter une autre. Il s'agit aussi de savoir comment une culture nationale en recevra une autre, quelque chose venu de l'extérieur.

J'ai participé à un séminaire, organisé par Sébastien Darbon, l'anthropologue français, il y a quelques années, et nous avons ensuite publié un article dans *L'Ethnologie française*. Ma contribution portait sur la très ancienne question de mes recherches : quelles raisons ont poussé un petit groupe d'élites parisiennes à se tourner dans les années 1880 et 1890 vers les « sports anglais » pour créer l'Union des Sociétés Françaises des Sports Athlétiques (USFSA). Coubertin étant un exemple classique ici. La question était encore une fois sur le fait que les Français ne l'ont pas simplement copié, ils ont pris ce qu'ils voulaient, ils l'ont choisi. Ils n'ont pas choisi le plus populaire et le plus populaire d'Angleterre : le cricket. Ils l'ont même laissé de côté. Cela ne correspondait pas au projet d'un sport vraiment dynamique et athlétique. Au cricket la plupart du temps vous vous tenez autour du terrain dans l'attente d'une balle et seuls deux ou trois joueurs sont vraiment actifs. Ce n'est pas ce que voulaient Coubertin et d'autres promoteurs du sport, impliqués dans un projet de « renaissance physique ».

Cela me ramène aussi à des recherches que j'ai faites très tôt sur le sport français – et même sur des choses que je n'avais pas mises dans mon livre à l'époque –, notamment autour de Paschal Grousset et de la Ligue nationale

d'éducation physique, où j'ai pu comprendre de manière très intéressante le processus d'émulation qui s'est produit en France, où des leaders comme Coubertin ou Grousset étaient véritablement passionnés par les sports anglais et leur utilisation par les élites britanniques, mais aussi avoir envie de relier ces activités aux « vieux » sports français pour les revitaliser.

En Irlande, l'association sportive gaélique a, dans le même temps, contribué à impliquer le sport dans un renouveau national, c'est un phénomène assez classique à cette époque.

Il y a donc ce genre d'émulation, puis une sorte d'opposition culturelle. La France emprunte des sports à la Grande-Bretagne et les pratique à sa manière. Le rugby français est différent. C'est le même jeu, ce sont les mêmes règles, mais ils jouent différemment – en particulier dans le Sud-Ouest de la France – ils jouent à un rugby plus ouvert, un rugby champagne, auquel la plupart des Anglais ne jouaient pas. Donc, derrière les mêmes règles, la pratique est culturellement différente.

La deuxième partie de la séparation consiste à trouver un sport national dans lequel vous pouvez investir vos valeurs nationales. La France à travers le vélo, la course sur route trouve un tel sport. Avant le Tour de France, il y avait des Paris-Bordeaux, Paris-Brest, Paris-Roubaix, etc. Ils construisent des compétitions qui sont « françaises » et que les Britanniques ne font pas. Les Britanniques n'ont pas fait ce genre de course sur route à la même époque. La France a donc trouvé quelque chose de spécifiquement français, ayant aussi quelque chose de rapidement professionnel et aussi de commercial. Deux choses que les autorités encore amateurs britanniques ne souhaitent pas promouvoir.

On peut donc probablement dire que les Britanniques ont inventé ces sports modernes, comme le football, le rugby, l'athlétisme, etc., et que le monde les a copiés (France, Allemagne, Suisse, etc.). Mais il s'agit là d'un point de vue très superficiel, car partout le sport est aussi devenu partie intégrante d'une

culture nationale distincte. D'un côté, vous regardez quelque chose qui est le même – joué selon les mêmes règles du jeu – mais en fait, d'un autre côté, les valeurs qu'ils attachent au jeu sont très différentes.

Grégory Quin : Est-ce que cela peut expliquer que les historiens se sont davantage intéressés à leurs histoires nationales qu'au domaine international ?

Richard Holt : Pour ce qui est de ma propre expérience, je pourrais répondre par l'affirmative à cette question. Dans mon cas, je n'ai pas étudié l'histoire du sport, mais l'histoire générale moderne et contemporaine et je cherchais un sujet de recherche en histoire de France, simplement parce que j'avais un professeur, Theodor Zeldin, qui voulait me laisser faire des recherches avec lui. Il était très ouvert, un peu comme mon tuteur de premier cycle – Keith Thomas – soulignant toujours que l'on peut étudier n'importe quoi si on l'étudie de la bonne façon. Aucun sujet n'est illégitime en soi, alors qu'auparavant beaucoup d'historiens ne pensaient probablement pas que le sport était un sujet de recherche légitime. Et je dois dire que c'est très libérateur de savoir cela.

Mais ce que je veux dire, ce qui fait lien entre la question du nationalisme et de la culture nationale, c'est que les historiens se sont toujours beaucoup intéressés au nationalisme, en particulier les historiens des XIX^e et XX^e siècles, car c'est toujours un problème – assis ici au milieu du Brexit – et une puissante force motrice, potentiellement très dangereuse.

Pour en revenir à mon cas, je cherchais donc un sujet – et c'est là que les accidents arrivent – et non pas quelque chose de spécifiquement lié au sport. Je cherchais quelque chose autour de « la religion et la laïcité », puis j'ai pensé à faire un peu d'histoire de genre. Mais il m'est arrivé de lire au printemps 1971, à la bibliothèque de l'Oxford College, un exemplaire de l'*American Historical Review*, l'une des revues historiques les plus importantes au monde. Je regardais juste les titres, à la recherche de quelque

chose en rapport avec la France, et j'ai découvert l'article d'Eugen Weber : « Sports et Jeux en Fin-de-Siècle France : Opium des classes ». J'en savais un peu plus sur Weber, parce qu'il a écrit un livre sur « L'Action Française » et sur le nationalisme français, et c'est sous cet angle qu'il est venu analyser, durant cette période de la Fin-de-Siècle, la question des activités ludiques et sportives en France. Je l'ai pris et je l'ai lu, et c'était fascinant, même si je n'étais pas clairement l'étudiant qui s'intéressait au sport et que je n'ai pas participé comme étudiant au sport universitaire (même si les opportunités étaient fantastiques à Oxford). En fait, j'étais plus intéressé par le marxisme et Bob Dylan.

J'ai donc lu cette contribution et je pense toujours qu'il s'agit d'un article exceptionnel, l'un des grands travaux de recherche historique académique sur le sport, produit il y a près de cinquante ans maintenant. Quoi qu'il en soit, j'ai décidé d'écrire à Weber, suivant les conseils de mon tuteur – sachant que ce type était le doyen des sciences humaines à UCLA – et deux ou trois semaines plus tard, j'ai reçu une lettre de Weber. Une lettre personnelle. Et vraiment, je dois lui rendre hommage pour cette lettre. En fait, il a aussi mentionné un autre article qu'il a écrit sur Pierre de Coubertin dans le *Journal of Contemporary History*, une autre revue importante, mais il a aussi dit qu'il ne ferait pas plus de recherches sur ce sujet – et qu'il écrirait alors un énorme livre sur les paysans en France. Mais, en plus de mentionner qu'il ne poursuivrait pas ses recherches sur le sport, il a également dit que s'il continuait, il suivrait plusieurs voies, qu'il m'a essentiellement données. Il m'a donné toute une liste de choses, me disant aussi où se trouvaient les archives. Pour être honnête, mon superviseur n'a jamais fait une chose pareille. Je suis donc allé à la Bibliothèque nationale de France à Paris avec cette liste et j'y ai travaillé.

À l'époque, je ne savais pas que j'étais la seule personne dans un département d'histoire à travailler sur une histoire du sport, sur

la France, mais aussi sur la Grande-Bretagne. Personne n'écrivait alors de doctorat sur l'histoire du sport. Mangan travaillait sur les écoles publiques – mais je ne le connaissais pas –, Tony Mason travaillait sur le football associatif, mais j'étais le seul à y travailler comme doctorant.

J'ai alors pensé que j'avais fait de mon mieux, en regardant une gamme de sports, comme la chasse, puis le cyclisme, la gymnastique, les sports anglais, mais aussi les sports violents, les sports de sang, comme la corrida. Je n'avais pas de véritable définition du sport, je n'ai pas commencé par une définition : « le sport est... organisé, compétitif, institutionnel ». Pour moi, le sport était quelque chose que les gens appellent le sport, une forme de loisir populaire. Et puis je n'avais aucune idée de la perspective française. Quand j'en ai parlé avec Pierre Arnaud plus tard, toujours poli et doux, il ne comprenait pas pourquoi j'avais fait ce travail de cette façon. Pourquoi la corrida ? La chasse ? Ce ne sont pas de vrais sports, ils ne correspondaient pas à sa définition, quand j'essayais d'obtenir la variété des sports et loisirs français à la fin du XIX^e siècle, en essayant de montrer la tension entre traditions et changement, où Arnaud était beaucoup plus intéressé à trouver des activités physiques promues par l'État pour l'éducation physique, dans le cadre d'un projet militaire et scolaire.

En fait, je n'ai jamais vraiment essayé de faire publier le livre en français, j'aurais dû le faire, et le soumettre à un seul éditeur : les Éditions du Seuil. En effet, ils ont fait preuve d'un grand intérêt mais la thématique était trop inhabituelle en France. En fait, je ne connaissais pas le lecteur, mais c'est aussi un exemple de la difficulté qu'il y a à faire cette histoire transnationale du sport.

Dans l'autre sens, je me souviens que Pierre Arnaud m'a demandé ce qu'il pouvait lire sur l'éducation physique en Angleterre et ainsi de suite, et j'ai mentionné Mangan au sujet des écoles publiques. Il a ensuite répondu que ce sont les écoles privées et que 90 % de la

population n'était pas concernée par ce type d'institution. Et j'ai dû admettre que personne n'a fait ça en Angleterre.

Grégory Quin : C'est toujours une part minime de l'historiographie britannique en 2019, comment l'expliquez-vous ?

Richard Holt : C'est une partie très limitée de l'historiographie britannique. En Angleterre, nous n'avons pas la même dynamique qu'en France, où dans les STAPS, il y a eu des gens qui ont développé un véritable intérêt pour l'histoire et développé la recherche autour de l'éducation physique et de son histoire.

Pour en revenir à votre question sur la différence internationale, je dois aussi mentionner qu'en France, beaucoup de travail a été réalisé sur des clubs ou des communautés très locales, surtout là où se trouvent les archives. Mais elle a aussi produit des recherches plus larges comme celle de Daphné Bolz. Son travail est un exemple intéressant, autour de l'architecture du sport dans le contexte de l'Allemagne et de l'Italie des années de l'entre-deux-guerres, ainsi que plus récemment autour de l'influence des méthodes de gymnastique française et allemande dans l'enseignement du sport en Grande-Bretagne. De fait, c'est quelqu'un de multilingue, ce qui fait d'elle la personne idéale pour s'engager dans de tels projets.

Grégory Quin : De fait, vous et Daphné Bolz êtes des symboles dans deux générations distinctes de chercheurs aux compétences linguistiques fortes...

Richard Holt : En ce qui me concerne, j'ai dû apprendre le français. J'ai dû le faire, en utilisant aussi les compétences acquises à l'école, car je n'avais pas de famille capable de m'aider. J'aime la langue, mais je me suis assis avec elle à Paris. J'avais aussi l'allemand, et je songeais même à faire des recherches sur l'Allemagne. Mais en réalité, la langue était clairement un obstacle.

En fait, beaucoup de livres sont publiés ces jours-ci dans l'histoire du sport, à partir de

rien il y a quarante ans, nous avons maintenant de très nombreuses monographies, il suffit de penser à ce que L'Harmattan publie en français, et de même Routledge en anglais, mais ce que nous ne faisons pas (toujours pas) est de traduire certains de ces ouvrages, principalement parce que c'est cher. Mais je pense toujours qu'il serait utile de faire beaucoup plus de traductions, même si les éditeurs et les organismes universitaires nationaux sont réticents à s'engager dans de tels projets.

De fait, Vigarello en est un excellent exemple, et Pierre Arnaud aussi, ainsi que Jacques Defrance. Tous ces grands savants ne sont pas très connus dans le monde anglophone et si vous allez à la plus grande conférence d'histoire du sport, la North American Society for Sport History (NASSH), qui aime à se considérer comme « mondiale », même si ce n'est pas le cas... les contributions sont axées sur le base-ball et le sport américain... il y a rarement des références qui sont faites à l'historiographie francophone. Mais je pense que c'est vraiment dommage, c'est un autre aspect de la prison du nationalisme et des cultures nationales. Le travail de Vigarello devrait donc être traduit en anglais et j'ai parfois pensé que je pourrais faire de la traduction, en faire une pour lui et il aurait pu en faire une pour moi. En fait, ce n'est pas si difficile, venant du même domaine, même si je ne suis pas un traducteur professionnel. Mais bien sûr, les érudits ne font pas ça. Ils sont trop occupés à imaginer de nouvelles œuvres. Mais prenez quelques livres très importants, comme celui de Christiane Eisenberg – *English Sports and Deutsche Burger* – qui est l'un des livres les plus importants de l'historiographie, surtout si vous regardez cette question du transfert et des cultures nationales. C'est une excellente historienne et elle a produit une étude qui aurait pu aider beaucoup d'érudits anglais, mais c'est un très gros livre, et il serait coûteux de le traduire. Et enfin, nous sommes toujours dans ce cadre très étroit du travail national.

Grégory Quin : Pouvez-vous vous remémorer des occasions où vous auriez pu engager davantage de collaborations avec des collègues étrangers, où vous auriez pu développer des comparaisons internationales ?

Richard Holt : Je pense que je suis à blâmer par rapport à cette question. Je me souviens d'avoir parlé à Pierre Arnaud, et même s'il était très concentré sur la France, il m'a dit que nous devrions publier mon travail en français et son travail en anglais, en mentionnant aussi quelques possibilités de trouver des financements pour le faire. Mais honnêtement, je n'ai jamais été quelqu'un de très bon en administration, je ne suis pas un entrepreneur, donc je n'étais pas le genre d'historien à aller chez un éditeur et à demander de l'argent. Et honnêtement Pierre non plus, donc ça reste une idée, peut-être une bonne idée, mais juste une idée.

Une autre occasion que nous avons ratée s'est présentée à la fin des années 1990, mais avant d'expliquer cela, je dois ajouter que je n'ai jamais eu l'occasion d'enseigner l'histoire du sport, je n'enseignais que l'histoire britannique dans les universités où je travaillais, l'histoire du sport faisant partie de mes projets privés de recherche. Et après avoir fait quelques recherches sur l'histoire de France pour mon doctorat, je suis ensuite passé à l'histoire britannique, également après avoir reçu une proposition de Oxford University Press, disant qu'ils seraient intéressés par une histoire générale du sport en Grande-Bretagne. J'ai aussi remarqué que pour la France, je serai toujours un étranger, même si j'en savais beaucoup et même si ma force était de dire quelque chose de l'extérieur, de voir des choses que Pierre ou Georges ne pouvaient pas voir. En fait, quand j'ai commencé à écrire *Sport and the British*, j'avais l'impression d'en savoir plus sur la France que sur l'Angleterre, mais d'un autre côté, les sports que l'on pratique à l'école ou dans le quartier, le football professionnel, etc., faisaient beaucoup plus partie de mon « ADN de garçon né au nord-est de l'Angleterre » que la culture française. Et j'ai vite conclu que

j'étais meilleur au sujet de la Grande-Bretagne, pensant aussi que *Sport and the British* est un meilleur livre que mon étude sur le sport français, parce qu'il s'appuie sur une connaissance culturelle plus profonde et plus intime.

Mais pour en revenir aux années 1990, je dois dire que Pierre Lanfranchi est vraiment intéressant pour un travail plus international. Lorsqu'il était boursier postdoctoral à l'Université européenne de Florence, il a travaillé sur l'histoire allemande pendant la Première Guerre mondiale, étant lui-même français mais multilingue. Il y a eu des financements et des bourses – c'est important car les universités britanniques n'ont généralement pas ce genre de choses à offrir – permettant à Pierre de lancer un projet intitulé « Sports, culture et nationalisme en Europe ». Ce fut pour moi l'une des premières véritables occasions de rencontrer d'autres chercheurs européens et c'est un moment très central pour votre question.

J'y ai été invité sur la base de mon travail sur la France et je venais de publier mon livre sur la Grande-Bretagne. C'était un petit séminaire, peut-être une douzaine de personnes, où nous avons finalement commencé à présenter ce que nous étions en train de rechercher, simplement autour de la table. Tony Mason est venu avec moi, Christiane Eisenberg était aussi là, ainsi qu'un autre chercheur allemand du nom de Sigfried Gehrmann – qui travaillait sur Schalke à l'époque –, et aussi Alain Ehrenberg, Georges Vigarello, Marc Augé – qui était alors directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales –, et Christian Bromberger y a été une ou deux fois. En fait, nous nous y sommes rencontrés peut-être trois ou quatre fois, et c'était la première fois que j'avais l'occasion d'engager des discussions avec un cercle plus large d'universitaires venant de plusieurs pays d'Europe. Ce qui est vraiment honteux, c'est que nous avons réussi à démarrer quelque chose, mais – et cela a disparu assez rapidement – nous ne sommes pas allés jusqu'au bout, même si des relations personnelles ont

été créées et ont duré tout au long de nos carrières respectives.

L'une de mes explications est que nous l'avons maintenu à un niveau informel, et que nous aurions dû créer un institut, une sorte de structure qui pourrait poursuivre ce travail et encourager les jeunes doctorants et chercheurs à lancer davantage de projets internationaux. Gehrmann, par exemple, s'intéressait au développement du football dans les communautés de mineurs en Allemagne, et c'est un sujet parfait pour une étude interculturelle, où l'on pourrait comparer le Nord de la France, les régions d'Angleterre et d'Allemagne, des choses comme ce qui a récemment produit Marion Fontaine sur Lens. En fait, l'analyse de groupes comparables – comme les mineurs – aurait pu constituer des sujets incroyables pour des projets internationaux, en regardant aussi presque la même période et le même type d'intérêt pour le sport et en particulier le football.

Mais finalement, les choses ont évolué dans une autre direction. Pierre Lanfranchi était très bon dans l'organisation de réunions et de séminaires, mais il a ensuite été nommé en Angleterre – à l'Université DeMonfort – et j'ai dû déménager en Belgique, travaillant un peu à Louvain, et nous avons tous eu trop de « travail quotidien » pour maintenir notre réseau.

Néanmoins, ces rencontres à Florence auraient pu être le moment idéal pour commencer l'écriture d'un livre – peut-être un projet en plusieurs volumes – intitulé « Histoire du sport européen », qui n'existe toujours pas en 2019. Ce n'est pas que rien n'a été fait entre les deux, car certaines publications ou séminaires de ces dernières années montrent que l'idée n'a jamais totalement disparu, mais le tropisme national était aussi trop fort. Je me souviens qu'à Florence, les présentations de Christiane Eisenberg sur le « Turnvater Jahn » ou de Georges Vigarello sur le cas français m'ont toujours paru assez exotiques, même au regard de mes travaux fondateurs sur le sport français. Enfin, nous regardions encore nos

cultures, nous n'explorions pas assez les processus interculturels.

Grégory Quin : Vous avez parlé tout à l'heure de L'Harmattan, il y a aussi ce livre de Thierry Terret, *Histoire du sport en Europe, divisé en chapitres « nationaux », créant ex nihilo une histoire européenne, mais n'étant toujours pas une véritable histoire européenne...*

Richard Holt : Vous avez raison... et Thierry Terret est extrêmement prolifique d'une manière ou d'une autre, en tant qu'auteur et qu'éditeur, mais il s'agit simplement de rassembler des histoires nationales, alors que vous devriez regarder les choses de manière plus thématique. Et dans ce sens, il faut être conscient de ce nouveau style « encyclopédique » de livres, comme celui de Routledge : le *Routledge Companion to Sports History*. Dans un sens, il s'agit d'une sorte de livre plus global et, d'une certaine manière, il est trop large pour être vraiment profond. Ensuite, il y a ce que Oxford University Press a publié, sous la direction de Bob Edelman, l'*Oxford Handbook of Sports History*. Ils m'ont demandé d'écrire un chapitre sur l'amateurisme, une sorte d'histoire interculturelle de l'amateurisme, et je me souviens avoir pensé à quel point ce serait difficile et avoir refusé, parce que je n'avais pas assez de temps. C'est donc exactement ce que nous devrions faire et essayer de promouvoir, même si l'on pourrait également soutenir que dix mille mots ne suffisent pas pour couvrir un sujet aussi vaste.

Néanmoins, nous ne devrions pas nous faire de reproches trop durs en tant qu'historiens du sport, parce que d'autres historiens ne l'ont pas fait non plus. Il n'y a pas beaucoup de bonnes histoires interculturelles sur les syndicats, la religion, le genre, etc.

Je pense que l'histoire générale de l'Europe d'Eric Hobsbawm (en trois volumes) vous donne un exemple de la façon dont nous devrions combiner l'analyse approfondie d'une période (1789-1914) et d'un sujet (les révolutions), à travers différents pays. Et c'est

étonnamment intéressant et stimulant, même si nous devons dire qu'il n'y a pas tant d'Eric Hobsbawm, lui-même n'étant pas un marxiste étroit ou doctrinaire. Il était clair qu'il parlait du point de vue d'un matérialisme historique, en commençant par l'économie et en regardant au-delà, et j'ai toujours pensé que ce pourrait être une bonne façon d'engager de nouvelles études interculturelles sur le sport, sachant aussi que Hobsbawm considérait le sport comme un sujet pertinent – même s'il n'en parlait jamais vraiment.

Grégory Quin : Sur la base de ce que vous venez d'évoquer, nous pouvons aussi souligner qu'il n'existe pas de réelle histoire économique du sport à ce jour...

Richard Holt : C'est vrai. L'histoire économique du sport n'a jamais été étudiée jusqu'à présent, même si nous savons que l'économie est pertinente pour comprendre l'essor des sports modernes depuis leurs tout premiers développements au XIX^e siècle.

C'est aussi important pour certains aspects très concrets de l'histoire du sport, comme les journaux, qui ont vite été très importants dans ce domaine, notamment en France, étant liés à la création des compétitions. L'histoire commerciale de la presse sportive est un bon sujet. La personne qui a fait le plus dans cette direction est probablement Vray Vamplew, qui a été formé comme historien économique et qui a toujours essayé de comprendre combien d'argent était impliqué autour du sport, autour des jeux de hasard... composant son grand *Play Up! And Play the Game*, qu'il a publié à la même époque que moi quand j'ai publié *Sports and the British*. Son livre était essentiellement une histoire économique du sport britannique et tentait de faire avancer certaines idées sur la manière dont il fallait considérer le sport comme une véritable entreprise, mais là encore, il n'y a pas de véritable projet interculturel qui se soit développé sur cette base. Vray a fait quelques recherches sur l'Australie (et la Grande-Bretagne), et quelques travaux

sur l'Amérique du Nord aussi loin que je me souviens, mais rien de comparatif.

En Amérique du Nord, vous avez beaucoup de livres sur l'économie autour du sport, en particulier sur le base-ball – vous pourriez remplir une petite bibliothèque de livres sur le base-ball à vrai dire – et un petit nombre d'entre eux sont très bons, se concentrant sur le modèle du sport américain, surtout le modèle commercial, mais nous n'avons pas fait tant de comparaisons. Et ici ma question est peut-être : est-ce seulement parce qu'il est plus facile de ne pas s'engager dans des travaux comparatifs ? Est-ce parce que c'est intellectuellement plus difficile ? Cela m'amène aussi à dire qu'en tant qu'universitaires, nous nous profilons aussi comme des spécialistes, et les gens se sentent plus à l'aise lorsqu'ils se disent « historien français » ou « historien britannique ». C'est toujours un peu compliqué de se confronter à d'autres traditions, étant toujours la cible de critiques de la part de collègues qui les connaissent mieux.

Grégory Quin : L'économie était peut-être l'une de ces portes que nous aurions pu ouvrir et l'autre est la biographie... Là aussi, il y a encore un manque de biographies sérieuses et historiquement éclairées.

Richard Holt : Vous avez tout à fait raison, c'est un aspect très important. Je n'ai pas vraiment lu une très bonne biographie d'un historien du sport.

D'une certaine façon, c'est peut-être intéressant de commencer par dire que les sportifs ne laissent pas souvent des lettres, des archives, des documents divers. C'est parfois difficile d'écrire sur eux, parce qu'ils sont des artistes, donc vous n'écrivez pas sur un politicien ou un intellectuel. Je ne suis pas ici pour dire qu'ils ne sont pas intelligents, mais leur travail est leur performance sur le terrain.

Maintenant, d'autres chiffres sont différents et le meilleur exemple auquel je puisse penser est une biographie de Mohammed Ali. Ce personnage a suscité un certain intérêt, non seulement de la part d'historiens

authentiques, parce qu'il est un personnage clé dans l'histoire de la race aux États-Unis... un personnage politique dramatique, qui est aussi un très bon boxeur. D'autre part, le travail de Patrick Clastres sur Pierre de Coubertin est vraiment sérieux en tant que biographie historique d'une figure majeure, mais ces exemples sont rares.

Personnellement, j'ai édité un livre au début des années 1990, sur l'histoire du sport de la classe ouvrière, puis j'en ai fait un autre avec Mangan et Lanfranchi sur les héros sportifs, mais ce sont des recueils d'essais plus que des travaux biographiques, comme la contribution de Jean-Michel Faure sur Jean Borotra. Mais tout cela n'est qu'un travail d'essai.

Grégory Quin : Si j'ai bonne mémoire, vous avez également rédigé une contribution sur Arnold Lunn dans les années 1990 ?

Richard Holt : Vous avez encore raison... J'ai rédigé un article sur Arnold Lunn, mais c'est seulement parce que Pierre Arnaud me l'a demandé. Et je me souviens lui avoir dit que je ne savais rien de Lunn et du ski. Mais Lunn est intéressant parce qu'il était une figure publique, il a beaucoup écrit lui-même sur l'histoire du ski. Je suis allé à la British Library et ils avaient une quinzaine de livres d'Arnold Lunn, que j'ai lus pour écrire ma contribution.

Tout au long des années 1990, je dois avouer que j'ai commencé à m'intéresser au travail biographique, avec notamment ce fait d'avoir déménagé en Belgique, ce qui m'a probablement rendu plus conscient de ma propre histoire. Je suis né à Newcastle-upon-Tyne, j'ai ensuite grandi à Londres, mais en continuant de soutenir le club de football de Newcastle. J'avais donc le sentiment qu'après avoir écrit mon livre *Sport and the British*, je devais comprendre beaucoup plus en profondeur le rôle des individus dans tous les processus que j'avais abordés. En lisant mon livre, on peut avoir le sentiment que le sport n'est que le produit de ces grandes forces historiques... le capitalisme, le nationalisme, l'impérialisme, etc. Et j'avais le sentiment qu'il fallait que j'aborde

cette histoire à un niveau plus personnel pour essayer de la comprendre d'une manière différente.

À la même époque, le *Dictionary of National Biographies* (DNB) m'a également demandé, en raison des liens que j'avais avec Oxford, de jeter un coup d'œil aux sportifs, en particulier aux femmes, qui n'étaient pas représentées dans la DNB. Et on m'a donné le travail de regarder ce qu'ils avaient au sujet du sport, dans toutes les contributions déjà publiées, pour faire une sorte d'état des lieux. J'ai trouvé quelque chose comme 100 ou même 200 biographies, où la DNB aurait dû demander un complément spécifique pour le sport, surtout pour la chasse ou le tir, parce que la DNB remonte au Moyen Âge. Entre-temps, ils m'ont également demandé de produire une liste de nouvelles personnes qui devraient y entrer, et ils m'ont ensuite demandé d'écrire des articles à ce sujet. Je ne me souviens pas du nombre de personnes que j'ai inscrites sur cette liste, mais c'était quand même compliqué, car les noms devaient avoir un impact majeur à l'échelle nationale. Or il ne s'agit pas seulement de succès (sportifs), il s'agit plutôt d'une reconnaissance publique, du fait que les gens sont reconnus comme importants ou qu'ils ont fait des choses qui ont du sens. Maintenant que le travail est fait, la nouvelle DNB a beaucoup plus à faire dans le domaine du sport et m'a demandé d'en écrire deux ou trois. Je me souviens que Tony Mason a écrit encore plus sur le football. Il faut dire encore qu'avant mon analyse, il n'y avait presque pas de footballeurs ou de rugbyemen dans la DNB, surtout par rapport aux joueurs de cricket. Mais comme vous le savez, les joueurs de cricket venaient beaucoup plus des classes supérieures, et avaient donc fait plus que du sport, étant aussi pour certains d'entre eux des figures aristocratiques importantes. Eh bien, il n'y avait presque pas de femmes non plus, alors nous avons essayé de générer au moins quelque chose de ce genre, en essayant aussi de comprendre le processus de construction de l'héroïsme sportif.

C'est ainsi qu'autour de la biographie d'un footballeur de Newcastle, comme Jackie Millburn (né en 1924), on peut comprendre la transformation de Newcastle et aussi découvrir le processus d'héroïsation qu'il a vécu. S'il n'existe peut-être que trois ou quatre biographies de journalistes, je n'ai jamais pensé à écrire un livre sur lui, ne pensant jamais qu'il y en avait assez pour un travail aussi énorme.

Grégory Quin : Si je ne me trompe pas, il n'existe pas non plus de véritable biographie de Thomas Arnold – directeur du collège de Rugby – ou de l'un de ces pionniers du XIX^e siècle ?

Richard Holt : À vrai dire, des travaux sur Thomas Arnold existent, mais ils ne prennent pas en compte la dimension sportive de son engagement.

Grégory Quin : ... mon point est également que, bien que connaissant plusieurs de ces directeurs responsables d'une première phase d'institutionnalisation du sport, il n'y a jamais eu de projet de livre collectif sur ces biographies.

Richard Holt : D'une certaine façon, Mangan l'a fait dans son travail sur les écoles publiques, mais il ne l'a pas fait spécifiquement autour des biographies.

Enfin, pour ce qui est de la biographie, après avoir fait le DNB et quelques travaux mineurs sur Millburn, j'ai aussi participé à la conception d'une exposition sur les héros sportifs pour la *National Portrait Gallery* en 1999, en tant que conseiller historique, en m'appuyant sur plusieurs articles du DNB que j'avais écrits et sur tout le travail que j'avais fait pour identifier le sport dans les articles précédents. Il s'agissait d'une reconnaissance quelque peu importante, même si le nombre n'était pas si élevé pour une exposition basée à Londres dans ce musée particulier. Nous avons également produit un catalogue de l'exposition, basé sur les photos exposées à la galerie, et j'ai eu la chance d'écrire un petit essai comme introduction à ce catalogue, ce qui m'a permis de faire entrer l'histoire du sport dans un

paysage plus large. C'était vraiment intéressant et agréable, de travailler sur des personnalités depuis le XVIII^e siècle et jusqu'à David Beckham.

En fait, le fait de ne pas avoir fait plus de travail biographique, incluant parfois un peu d'histoire orale, est une sorte de regret pour moi, d'autant plus que cela doit être considéré comme déterminant dans l'histoire du sport et que cela fait clairement défaut dans plusieurs traditions nationales.

Pour conclure notre discussion d'une certaine façon, je pense qu'il est tout à fait évident qu'il y avait tant de voies que j'aurais pu suivre

et que l'histoire du sport aurait pu suivre, pour mettre en lumière certains modèles plus larges derrière plusieurs processus, mais en raison de plusieurs problèmes, je ne l'ai pas encore fait et nous ne l'avons pas fait. Aussi, si certaines tentatives contemporaines tentent de développer et de promouvoir la biographie collective, comme beaucoup de collègues en Angleterre y travaillent actuellement, comme Mike Cronin ou Dave Day, il manque encore un modèle authentique et classique pour une telle manière d'écrire l'histoire du sport. Espérons que votre numéro spécial sera un nouveau pas dans cette direction.

Resumen : De tradiciones nacionales a la importancia de analizar biografías de la historia del deporte. Entrevista a Richard Holt

Esta contribución se basa en la transcripción de una entrevista con Richard Holt a fines de 2018 en Leicester. La ambición de esta entrevista es comprender algunas cuestiones historiográficas sobre la ausencia de colaboraciones colectivas internacionales reales en el campo de la historia del deporte, y profundizar algunas de las experiencias del historiador británico para presentar la importancia de utilizar biografías (y otras metodologías) como medio para escribir una historia deportiva.

Zusammenfassung: Von den nationalen Traditionen zur Bedeutung der biographischen Analyse für die Geschichte des Sports. Interview mit Richard Holt

Dieser Beitrag basiert auf der Abschrift eines Interviews mit Richard Holt Ende 2018 in Leicester. Ziel dieser Diskussion war es, sowohl bestimmte historiographische Fragen bezüglich des Fehlens echter kollektiver internationaler Kooperationen auf dem Gebiet der Sportgeschichte besser zu verstehen, als auch einige der Erfahrungen des britischen Historikers zu vertiefen, um die Bedeutung der Verwendung von Biographien (und anderen Methoden) als Mittel zum Schreiben einer Sportgeschichte hervorzuheben.

Riassunto : Dalle tradizioni nazionali all'importanza dell'analisi delle biografie per la storia dello sport. Incontro con Richard Holt

Questo contributo è basato sulla trascrizione di un incontro realizzato con Richard Holt alla fine del 2018 a Leicester. L'ambizione di questa discussione era di meglio comprendere contemporaneamente questioni storiografiche concernenti l'assenza di vere collaborazioni internazionali collettive nel settore della storia dello sport e di approfondire alcune delle esperienze dello storico britannico per mettere in avanti l'importanza dell'uso biografico (e di altre metodologie) come mezzo di scrivere una storia dello sport.